

MICHEL DORAIS

Avec la participation de SOPHIE BRETON

**NOUVEL
ÉLOGE
DE LA
DIVERSITÉ
SEXUELLE**

v1b éditeur

Michel Dorais

Avec la participation de Sophie Breton

**NOUVEL ÉLOGE
DE LA DIVERSITÉ SEXUELLE**

v1b éditeur
Une société de Québecor Média

Introduction

Repenser le sexe, le genre et la sexualité

Au cours des dernières décennies, les notions de sexe, de genre et d'attraction sexuelle ont connu une petite révolution en Occident. Plusieurs travaux pionniers ont en effet remis en question les façons de concevoir les identités liées au sexe, au genre et à la sexualité, de même que leurs expressions. Toutefois, cette révolution tarde un peu à produire tous ses fruits : les résistances au changement, les habitudes et les traditions pèsent encore lourdement sur notre façon de vivre notre intimité et de nous définir.

Pendant très longtemps, le modèle binaire a triomphé¹. Le contester ou le mettre de côté est un énorme défi. Beaucoup de gens croient en effet que le sexe, mâle ou femelle, attribué à la naissance, le genre, masculin ou féminin, et les attirances sexuelles sont toujours et forcément dichotomiques. Cette logique binaire induit un certain conformisme non seulement dans nos corps, mais aussi dans nos esprits. N'aide pas à en sortir l'idée très discutable que notre identité serait inscrite

dans nos gènes, dans nos hormones ou dans notre cerveau, dès notre naissance, au point que nous serions prisonniers de notre héritage génétique, hormonal ou neurologique : notre biologie dicterait notre destinée... Est-ce bien le cas ?

Dépasser la logique binaire

Nous vivons depuis si longtemps dans un régime de catégorisation binaire qu'il nous semble aller de soi : les femmes, et toutes les femmes, sont comme ceci ; les hommes, et tous les hommes, sont comme cela ; les hétéros, sont comme ci, les homos, comme ça. Dans cette optique, chaque catégorie est censée connaître un développement particulier et spécifique sur les plans psychique, relationnel et social. Les contestations des mouvements féministes ou LGBT n'ont pas réussi à saper ces croyances. Au contraire, certains courants pourtant progressistes ont paradoxalement parfois fait cause commune avec les idées et le système qu'ils décriaient. Par exemple, l'idée qu'il existerait une essence féminine propre à toutes les femmes et une identité homosexuelle commune à tous ceux qui vivent l'homosexualité, et uniquement à ces personnes-là, nous ramène aux discours les plus déterministes qui soient voulant que nul ne pourrait échapper à sa nature profonde, prédéfinie et prédestinée, comme si nous ne subissions aucune influence de nos expériences, de nos conditions de vie et de notre culture.

Les catégories traditionnelles de sexe, de genre et d'attirances sexuelles apparaissent encore au-

jourd'hui à ce point naturelles, évidentes et indiscutables que la plupart d'entre nous se font presque un devoir de correspondre aux identités qui leur ont été assignées par autrui dès le début de leur existence. D'après notre anatomie originelle, notre apparence ou notre érotisme, nous serions un homme *ou* une femme, un individu masculin *ou* féminin, une personne hétérosexuelle *ou* homosexuelle. Nous offrons généralement peu de résistance à ce grand découpage de l'humanité au moyen de catégories binaires et exclusives, considérées par beaucoup de gens comme indépassables.

En parallèle, et plus que jamais dans l'histoire de l'humanité, nous voulons savoir qui nous sommes, être vrais et authentiques, impulsion sans doute encouragée par l'explosion des réseaux sociaux qui appellent au partage de l'intimité et à la confiance. C'est à bon droit que nous entendons affirmer ce que nous sommes. Mais comme l'identité se construit par un processus à la fois d'inclusion et d'exclusion, l'identité des uns sert souvent de repoussoir à celle des autres. On est aussi ce qu'on n'est pas. Un homme n'est pas une femme, un hétérosexuel n'est pas un homosexuel, et ainsi de suite. Certes, de nouveaux mots, plus inclusifs et nuancés (tels que non-binaire, queer ou agendre, par exemple), ont la faveur des jeunes générations, qui ont beaucoup contribué à élargir le lexique LGBT+, mais ces termes peinent encore à percer dans la population générale. On sent néanmoins que les choses sont en train de changer, lentement mais sûrement, et pas seulement sur le plan du vocabulaire. Les réseaux sociaux sont à l'avant-garde sur le plan des identités et

des définitions de soi, puisque plurielles sont aujourd'hui les façons proposées d'y identifier son sexe, son genre et ses attirances, ce qui montre que le modèle binaire a atteint ses limites pour un nombre croissant de gens.

On entend parfois des parents se plaindre qu'il n'y a plus de modèles, alors même que les jeunes sont plus créatifs que jamais dans leurs façons d'être, justement parce qu'ils sont plus enclins à sortir des sentiers battus, à être créatifs dans leur façon d'être. Selon de récentes études, jusque 20 % des moins de trente-cinq ans se disent LGBTQ+, c'est-à-dire non exclusivement cisgenres ou hétérosexuels. Un changement est en gestation dont on mesure encore mal l'ampleur. Alors qu'en Amérique du Nord, très peu des plus de 70 ans se disent LGBTQ+, les chiffres montent en flèche chez les moins de 35 ans, beaucoup plus portés que leurs aînés à se dire non binaires, fluides ou créatifs sur le plan de leur genre et de leurs attirances².

Il n'est pas étonnant que les modèles soient appelés à évoluer. L'identité n'est-elle pas le résultat de processus complexes et continus d'étiquetage (la perception des autres), d'auto-étiquetage (la définition de soi) et de sentiment d'appartenance (à qui on s'identifie)? Et n'est-ce pas au travers de sa compréhension du monde et de la place qu'il y occupe, ou qu'on lui accorde, que chaque individu façonne son identité? Le développement de cette identité est non seulement une question de relation à soi et aux autres, mais aussi une question d'éducation et de socialisation, d'influences subies, d'adaptation aux circonstances et aux aléas de la vie, de créativité aussi. Nous sommes

construits par les identités auxquelles nous adhérons au moins autant que nous construisons nous-mêmes lesdites identités en puisant à même les modèles disponibles, quitte à les subvertir. Certes, nous adoptons des identités que nous savons possibles ; néanmoins, certains individus, plus créatifs que d'autres, en fabriquent de toutes pièces.

Ambiguïté ou créativité identitaires ?

Rien ne fascine et parfois ne choque davantage que la confusion, l'indétermination ou l'indifférenciation sexuelles. Les êtres changeants, ambigus, en questionnement ou créatifs sur le plan de leur sexe, de leur genre ou de leur sexualité sont encore l'objet d'incompréhension, quand ce n'est pas de moqueries, de sarcasmes ou de vexations. Ils suscitent aussi beaucoup de curiosité, pour le meilleur et pour le pire. C'est qu'ils bouleversent nos cadres cognitifs usuels. Ils rappellent que notre identité peut évoluer au fil de notre existence, et s'avérer plus fluide ou multiple qu'on ne l'aurait cru. L'identité ne va jamais de soi parce qu'elle suit notre évolution, plus ou moins imprévisible, tout comme la vie. Nos identités peuvent être en mouvement, et nous ne connaissons pas forcément le résultat ultime de ce processus, théoriquement sans fin, puisque nous ne cessons de penser et d'évoluer qu'à notre mort. « Qui suis-je ? » : c'est une question qui ne trouve parfois jamais de réponse définitive...

Longtemps, les recherches menées dans le champ de la sexualité reconduisaient sans grand

questionnement les dichotomies homme/femme, masculin/féminin, hétéro/homo. Fort heureusement, des travaux pionniers ont été menés au fil des ans qui permettent aujourd'hui de concevoir les notions de sexe, de genre et d'attirances sexuelles de façon à dépasser le dogmatique modèle binaire. En particulier, les travaux d'Alfred Kinsey, de Sandra Bem et d'Anne Fausto-Sterling, portant respectivement sur l'orientation sexuelle, le genre et le sexe, ont contribué à faire émerger un nouveau modèle tenant compte à la fois de la diversité et de la fluidité susceptibles d'être présentes dans les identités et les expressions de soi relativement au sexe, au genre et à la sexualité. Le présent ouvrage va beaucoup en faire état.

Dans le domaine de la sexualité humaine, longtemps le doute ne fut pas permis. On était un homme ou une femme, masculin ou féminin, hétéro ou homo ; pas les deux à la fois, pas entre les deux, encore moins ni l'un ni l'autre. Chacun devait se conduire et se définir de façon non équivoque, y compris dans son intimité. C'est pourquoi parents, proches, thérapeutes et institutions de toutes sortes se sont relayés – certains le font encore – pour mettre au pas les garçons et les filles qui s'avéraient non conformes aux attentes quant à l'expression de leur sexe, de leur genre ou de leurs désirs. Les mots « non conforme » ou « non-conformiste » sont d'ailleurs encore fréquemment utilisés pour désigner les personnes créatives dans leur façon d'être. Or, les personnes ne sont pas des « non » quelque chose : au contraire, chacune possède une identité positive

et inventive, ce sur quoi nous allons plutôt mettre l'accent dans cet ouvrage.

Les rigides catégories bricolées par nos ancêtres n'arrivent manifestement plus à tenir compte du large éventail de la diversité humaine. Pire encore, elles nous enferment dans des ghettos psychiques et relationnels (parfois même physiques) qui entravent nos façons de voir et de vivre. Classer *a priori* les êtres humains selon qu'ils sont hommes ou femmes, masculins ou féminins, hétéros ou homos, est certes pratique, mais n'est-ce pas, à l'évidence, réducteur, voire caricatural? D'autant qu'il ne saurait exister de société véritablement égalitaire, non sexiste et non hétérosexiste, sans intégration de toute la gamme des ambiguïtés, des ressemblances et des différences de sexe, de genre et d'érotisme. À force de considérer comme antinomiques ou antagonistes hommes et femmes, genre masculin et genre féminin, hétérosexuels et homosexuels, ne sommes-nous pas venus à penser et à présenter comme naturelles ou universelles des différences qui sont le plus souvent sociales ou culturelles? Nous oublions que nous sommes le produit d'une histoire personnelle, familiale et collective.

Tous les représentants d'un sexe ne se ressemblent pas: il y a parfois plus de différences, à tous égards, tant sur le plan physique que psychologique, entre deux femmes ou entre deux hommes qu'entre un homme et une femme. Les caractéristiques dites mâles ou femelles, masculines ou féminines n'appartiennent pas exclusivement aux sexes auxquels ils sont censés correspondre. L'idée selon laquelle il y aurait une correspondance naturelle

entre le sexe et le genre pose particulièrement problème parce qu'elle ne reflète ni les connaissances actuelles ni le vécu de nombreux individus. Enfin, la supposée scission entre l'homosexualité et l'hétérosexualité n'a pas la même signification ni la même portée selon que l'on parle de fantasmes, de conduites amoureuses et sexuelles ou d'identité. Une même personne se situe parfois très différemment quand on passe de l'une à l'autre de ces dimensions. Par exemple, ses comportements ne correspondront pas à ses désirs profonds, ou encore son identité intime ne collera pas à ce qu'elle donne à voir aux autres.

En fait, nous baignons dans une idéologie et une société qui encouragent artificiellement la différenciation et la bicatégorisation sexuelles. Sauf exception, pas moyen de remplir un questionnaire qui ne nous demande pas si nous sommes un homme ou une femme, rarement avec une case « autre ». Utiliser et reproduire sans cesse le modèle binaire fait en sorte que beaucoup de réalités subtiles relatives au sexe, au genre et à la sexualité sont sous-estimées ou ignorées. Or, il y a un coût humain à signifier à un grand nombre de personnes qu'elles n'existent pas ou que leurs identités ne sont pas légitimes...

Contre le fondamentalisme et l'intégrisme identitaires

Les premières paroles que nous entendons en venant au monde concernant notre sexe: « C'est un garçon » ou « C'est une fille ». Notre sexe est la

première chose que nos parents et leurs proches connaissent de nous; ils l'apprennent souvent avant même que nous naissions, à l'échographie. Il arrive qu'il y ait des ambiguïtés, mais beaucoup de médecins font hélas en sorte que les choses «rentrent dans l'ordre» dès que possible, quitte à assigner erronément un sexe à l'enfant, quitte à avoir recours à de multiples chirurgies inutiles et invalidantes pour rendre l'anatomie du bébé conforme au sexe qu'on lui a attribué. La (re) connaissance de notre sexe biologique est notre toute première pièce d'identité.

Le fait que nous soyons une fille ou un garçon va immédiatement orienter le regard que les adultes porteront sur nous et, par voie de conséquence, le traitement qu'ils nous réserveront. L'inconnu qui s'avance vers le landau où repose un bébé pour lui faire risette s'enquiert tout de suite de son identité: «C'est un petit garçon ou une petite fille?» Comme on s'attend à ce qu'un garçon soit masculin et qu'une fille soit féminine – fussent-ils encore des nourrissons –, tout est généralement mis en œuvre pour s'assurer qu'il n'y ait pas d'erreur d'identification possible. Le choix des vêtements, des jouets et même de la couleur de la chambre du bébé, par exemple, est considéré comme stratégique. Les parents qui sont le moins excentriques ou contestataires sur ce plan encourent l'étonnement, voire la réprobation: «Vous savez ce qui risque d'arriver si vous laissez votre garçon prendre goût aux poupées...» ou encore: «Vous allez en faire un garçon manqué, de la petite, si vous la laissez agir comme ça...»

Si jeune soit-il, un enfant ne reçoit guère l'autorisation d'être neutre et encore moins ambigu ou androgyne. Les garçons sont d'office présumés du genre masculin et les filles, du genre féminin. Cela s'appelle être « cisgenre », le préfixe latin « *cis* » signifiant « du même côté³ ». Contrairement à notre sexe, qui est surtout d'ordre anatomique (encore qu'on peut nous attribuer en raison de notre anatomie un sexe que nous ressentons ne pas être le nôtre – on y reviendra), notre genre est plutôt d'ordre psychologique, culturel et social. Autrement dit, notre genre émane de notre manière de nous percevoir nous-mêmes et, jusqu'à un certain point, de la façon dont les autres nous perçoivent. Néanmoins, on s'attend généralement à ce qu'il confirme notre sexe, en raison non seulement de la prévalence du modèle binaire mais aussi de la croyance que le sexe et le genre vont forcément de pair. À ce titre, notre genre devient, assez tôt, notre seconde pièce d'identité.

Et puis, les années passent. Dès le début de l'adolescence, sinon bien avant, nos parents et nos proches anticipent nos premiers émois amoureux ou érotiques. On dira d'un beau garçon qu'il brisera le cœur des filles ; on dira d'une belle fille qu'elle fera tourner la tête des garçons. À l'orée de la puberté, l'attrait pour « l'autre sexe » devient presque le point d'ancrage de cette dernière. Il n'est même pas rare que la sexualisation à outrance des enfants fasse en sorte qu'on s'attende à ce qu'ils aient des béguins pour des camarades dits de l'autre sexe dès la petite école, voire à la maternelle. On sait bien que des imprévus peuvent toujours survenir, que certains et certaines évolueront autrement qu'on

ne l'avait pensé ou espéré, mais cela ne change rien à la croyance générale : on serait normalement attiré vers des personnes de l'autre sexe *et* de l'autre genre.

En dépit d'une certaine évolution des mentalités, l'homosexualité est encore souvent perçue comme une issue plus ou moins malheureuse (tant mieux tout de même si la personne finit par s'accepter telle qu'elle est...) ou du moins contrariante pour de nombreux parents. Pire encore est le jugement souvent porté sur les jeunes ambigus, ambivalents, en questionnement ou non binaires dans leurs attirances, bref, sur celles et ceux qui ne penchent pas clairement d'un côté ou de l'autre, comme on dit. Cette confusion vient brouiller l'établissement définitif de leur carte identitaire, puisque ce qu'on appelle l'orientation sexuelle est censé constituer le troisième élément de notre identité intime. Essentiellement relationnelle, cette orientation est déterminée par les personnes vers qui se tournent nos désirs sexuels et les pratiques qui en découlent présument.

Par-delà les deux modèles privilégiés par la culture – un homme cisgenre, masculin, hétérosexuel et une femme cisgenre, féminine, hétérosexuelle –, il y a pourtant plusieurs permutations possibles des trois « pièces d'identité » dont nous venons de faire état. Une femme peut être plus ou moins masculine ; un homme peut être plus ou moins féminin (et non pas « efféminé », comme on le dit et l'écrit souvent pour marquer le mépris ressenti à la fois face au féminin et aux individus de sexe mâle qui font montre de féminité). Quant à l'homosexualité, elle est le fait de nombre d'hommes

et de femmes, peu importe leur identité de genre ; malgré les stéréotypes les concernant, il existe des hommes homosexuels plutôt machos et des femmes lesbiennes hyperféminines, du moins selon nos standards culturels. Sans doute, les femmes lesbiennes masculines et les hommes homosexuels féminins demeurent-ils les plus visibles, et les plus dérangeants, parce qu'ils transgressent aussi les conventions de genre : il y aurait là deux dissonances plutôt qu'une. Mais beaucoup de gens trouvent encore plus incompréhensibles, bizarres ou exotiques ceux ou celles qui ne se revendiquent ni hommes ni femmes, qui sont à la fois masculins et féminins, qui ne sont ni tout à fait homos ni tout à fait hétéros, ou les deux à la fois. Parce qu'ils s'écartent de notre conception binaire de la sexualité, les individus qui échappent à nos catégories préfabriquées de sexe, de genre ou d'érotisme menacent de semer l'anarchie dans nos cerveaux, quand ce n'est pas dans nos vies.

En tenant compte uniquement des trois éléments que nous venons de décrire, on voit bien qu'un certain nombre de combinaisons sont possibles d'après le sexe, le genre et la sexualité d'une personne et d'après le sexe, le genre et la sexualité de ses partenaires. Sans oublier, bien sûr, qu'il existe plusieurs façons d'être un homme ou une femme, d'être masculin ou féminin, d'être hétéro ou homo, fût-ce de la façon la plus conventionnelle qui soit, et qu'il y a souvent discontinuité, fluidité ou flottement dans les expressions de soi et les identités adoptées au cours de la vie d'un même individu (nous n'érotisons généralement pas les

mêmes personnes à cinquante ans qu'à quinze ans, par exemple).

La logique binaire impose un découpage réducteur de la réalité et entretient les deux idéologies que sont le *fondamentalisme* et l'*intégrisme identitaires*. Le *fondamentalisme identitaire*, c'est la croyance selon laquelle le sexe, le genre et la sexualité de chaque individu seraient l'émanation d'une essence propre à une catégorie déterminée, à laquelle il appartient. Toutes les femmes sont...; tous les hommes sont...; tous les êtres masculins sont...; tous les êtres féminins sont...; tous les hétérosexuels sont...; tous les homosexuels sont... L'*intégrisme identitaire*, c'est l'imposition de cette idéologie à toute la population, notamment à travers des institutions sociales. Ces deux courants de pensée obéissent à une logique qui oblige ou du moins incite fortement tous les individus à se conformer aux modèles binaires de sexe, de genre et d'érotisme. Des discours présentés comme scientifiques, des injonctions religieuses et des institutions participent ainsi à faire violence sur les plans symbolique, psychique et parfois physique à ceux et celles qui s'écartent de cette binarité.

Le fondamentalisme et l'intégrisme identitaires entendent non seulement nous persuader que les catégories hommes/femmes, masculin/féminin, hétérosexuel/homosexuel sont naturelles et forcément opposées, mais aussi nous obliger à vivre selon ces préceptes. Toute transgression est perçue non pas comme une variation naturelle, ou une dissidence légitime, mais comme un problème personnel relevant de la biologie, de la psychologie,

de la médecine ou de la loi (du moins dans certains pays, encore nombreux). Plutôt que de concevoir les singularités ou les prétendues dissonances observables chez les êtres sexués que nous sommes comme les signes évidents que le système binaire est une convention dépassée, on interprète au contraire ces manifestations comme des déviations individuelles, et on les traite en conséquence. Plusieurs personnes considérées comme hors norme éprouvent des difficultés à se sentir en harmonie avec elles-mêmes non pas en raison de ce qu'elles sont, mais à cause de l'intolérance qu'elles subissent. Ainsi, les taux de tentatives de suicide chez les personnes transgenres sont alarmants, et quand vous les interrogez à ce sujet, les discriminations et l'ostracisme vécus sont sans cesse évoqués comme principale source du problème.

En somme, la pensée binaire et les idéologies intégristes ou fondamentalistes qui en font la promotion véhiculent l'idée que notre identité doit être conforme au modèle binaire, donc stable et surtout non équivoque. Sinon, les risques encourus sont légion : autant une identité « correcte » est censée provoquer une conduite adéquate, autant une identité ambiguë, originale ou contraire aux attentes est présumée entraîner une conduite plus ou moins anormale ou amoral, à surveiller donc. L'anticonformisme serait, de ce point de vue, non seulement louche, mais malsain. Au besoin, des interventions dites « correctives », qui ne sont rien d'autre que de la torture mentale ou physique, seront prescrites et imposées, surtout aux jeunes. L'ostracisme guette de toute façon ceux et celles qui s'éloignent un peu trop des sentiers battus : le

petit garçon considéré comme féminin sera le premier à être battu, intimidé ou « taxé » par ses camarades à l'école, sans que l'on se porte beaucoup à sa défense ; la jeune fille soupçonnée de lesbianisme risque d'être violée par des lesbophobes « pour lui montrer c'est quoi un homme ». Aujourd'hui encore, les récits de ce type abondent : les jeunes LGBT+ vivent sensiblement plus de violences de toutes sortes que les autres jeunes⁴.

On me dira que les choses ne se rendent pas toujours là. Bien sûr. Mais le fondamentalisme et l'intégrisme identitaires défendent néanmoins une vision intolérante de ce qu'est ou devrait être un être humain normal et équilibré. En ce sens, ils ouvrent la porte à des violences symboliques, psychologiques et physiques. La machine à normaliser les conduites jugées non conformes ressemble au lit de Procuste : on coupe tout ce qui n'entre pas dans le moule préfabriqué. Malgré l'avancée des droits de la personne en Occident, la créativité, l'originalité ou la singularité sur le plan du sexe, du genre ou des attirances sexuelles sont encore susceptibles d'être ostracisées ou punies. C'est là un appel au refoulement de soi, les risques encourus étant parfois substantiels lorsqu'on assume ses différences. Il n'y a qu'à passer quelque temps dans une école où prévaut l'intimidation entre les jeunes pour s'apercevoir que les plus ciblés sont ceux étiquetés « différents », à un titre ou à un autre.

Dans un tel contexte, la tolérance finit par apparaître comme une vertu, alors qu'elle n'est souvent que condescendance. Ainsi, malgré certains efforts de remise en question menés par les mouvements féministes ou LGBT, l'idée que la

masculinité convient mieux à un homme, que la féminité convient mieux à une femme, et que l'hétérosexualité est le propre de toute personne normalement constituée commence à peine à être mise en doute. Si l'on parle plus volontiers, de nos jours, de variations sexuelles ou de comportements minoritaires que de déviances ou de perversions, l'idée subsiste qu'il existerait une référence universelle, incontestable quant à elle. Piliers du fondamentalisme identitaire, les représentations dichotomiques du sexe, du genre et de l'érotisme traversent presque toutes les sciences humaines et sociales, mais aussi la biologie, la médecine, etc. Le système binaire de classification des sexes, des genres et des préférences sexuelles est présenté comme une donnée brute, émergeant de la nature elle-même. On oublie que c'est l'esprit humain qui catégorise, pas la nature.

Ces dernières années, la littérature, les télé-séries et le cinéma ont beaucoup contribué à la reconnaissance de la diversité sexuelle. On ne compte plus les romans et les scénarios de séries télévisées ou de films qui montrent la subtilité et la complexité de la vie sexuelle contemporaine. Les artistes et les créateurs auraient-ils mieux saisi le besoin de changer nos façons de voir que bien des scientifiques? Les artistes sont les explorateurs du seul territoire qui restera toujours à découvrir: notre monde intérieur et celui de nos semblables. Ne pas voir la diversité humaine dans toute sa complexité et sa richesse, c'est passer à côté d'un univers fascinant, dont nous avons tout à apprendre.

Dans une société qui se mondialise et s'enrichit de gens venus de partout, l'accent est mis à bon

droit sur la nécessité d'accueillir ces nouveaux concitoyens et concitoyennes. Je dois dire toutefois que j'ai été parfois estomaqué de constater que certains ardents défenseurs des droits des minorités, ethniques ou religieuses, par exemple, étaient indifférents, pour ne pas dire réfractaires, à la promotion de ceux des minorités sexuelles. Apprendre à vivre ensemble, c'est reconnaître l'autre dans tous ses ancrages et expressions identitaires. Le véritable métissage n'est pas uniquement une réalité ethnoculturelle : il recouvre aussi les sexes, les genres et les érotismes.

Il n'y a pas seulement une séparation arbitraire entre les catégories de sexe, de genre ou d'érotisme : il existe aussi une hiérarchie entre ces catégories. Par exemple, dans la langue française, on dit que « le masculin l'emporte sur le féminin ». Et l'hétérosexualité procure des privilèges qui sont en partie ou en totalité (cela varie selon les contrées) refusés aux personnes homosexuelles ou bisexuelles. Le retrait de l'homosexualité de la liste des maladies mentales au début des années 1970 par l'American Psychiatric Association n'a pas empêché que la féminité chez un garçon ou la masculinité apparente d'une jeune fille deviennent alors, et plus que jamais, des problèmes à résoudre pour des psychologues et psychiatres plus ou moins rétifs à cette avancée. Ce qui était accordé d'un côté aux adultes (la « dé-pathologisation » de l'homosexualité) était retiré d'un autre côté puisqu'on s'est mis à scruter de plus près les comportements non conformistes des enfants et des adolescents présumés pré-homosexuels ou pré-transsexuels (c'était les mots utilisés à l'époque).

Les *sissy boys* (les garçons féminins) et les *tomboys* (les filles masculines) font parfois encore aujourd'hui le désespoir de leurs parents et la fortune de certains thérapeutes, en particulier aux États-Unis, où l'homophobie et la transphobie sont, au moment d'écrire ces lignes, encouragées par l'administration Trump. Enfin, le statut d'homme semble encore préférable à celui de femme sur une vaste surface du globe, même après des décennies de luttes féministes. Il faut dire que les intégristes de toutes provenances se donnent volontiers la main quand vient le temps de s'opposer à l'abolition des traditions discriminatoires envers les femmes et les personnes LGBT+. Où qu'ils se trouvent, les tenants du conformisme et du *statu quo* veulent, en somme, un monde uniforme et prévisible, dans lequel le mimétisme fait loi. Or, si nous étions tous pareils dans nos sexes, nos genres et nos érotismes, que nous resterait-il à apprendre de la vie et des autres ?

Avant d'entrer davantage dans le vif du sujet, entendons-nous brièvement sur les principaux concepts qui seront utilisés dans cet ouvrage. Le sexe peut être défini d'au moins trois façons : celui qu'on nous a assigné à la naissance, celui que reflète notre anatomie, et celui auquel nous avons le sentiment profond d'appartenir. Cette distinction est importante, car il arrive qu'il y ait dissonance entre les trois. Autrement dit, ils ne correspondent pas forcément, comme nous le verrons. Le genre, quant à lui, est différent du sexe puisqu'il fait référence non pas à notre corps, mais à notre façon d'être, donc de ressentir ou d'exprimer du masculin, du féminin, de l'androgynie, de la fluidité, etc.

Dans les dernières décennies, notre conception du sexe, du genre et de la sexualité a beaucoup évolué. La logique binaire selon laquelle on serait homme *ou* femme, de genre masculin *ou* féminin, d'orientation hétérosexuelle *ou* homosexuelle, a été profondément remise en question en faveur d'une pluralité d'identités. Quelles sont les origines de cette révolution ? Sur quelles connaissances scientifiques est-elle fondée ? Quelles nouvelles perspectives ouvre-t-elle ?

Le présent ouvrage, version entièrement remaniée d'un des premiers livres en français portant sur ces questions, explore le monde nuancé et complexe de l'intimité, de la sexualité et de l'identité. Ce faisant, il explique et définit avec précision les différentes facettes de la diversité sexuelle et de genre.

Sociologue de la sexualité, **MICHEL DORAIS** est professeur titulaire à l'École de travail social et de criminologie de l'Université Laval. Il a publié de nombreux ouvrages, dont *Le métier d'aider* (VLB éditeur, 2018), *Vous croyez tout savoir sur le sexe ?* (avec Janette Bertrand, Libre Expression, 2018) et *Après le silence. Réagir aux violences sexuelles envers les personnes LGBT* (PUL, 2019).

SOPHIE BRETON, qui signe quatre encadrés portant sur la biologie, est professeure en biologie et en physiologie évolutive au département de sciences biologiques de l'Université de Montréal. Elle s'intéresse notamment aux mécanismes de la détermination du sexe chez les espèces animales.